

*Brownson's Quarterly Review, July 1844.*

COME-OUTERISME, OU TENDANCE RADICALISTE DU JOUR.  
DU RADICALISME.

Aucun homme de bon sens ne peut douter que nos affaires soient très imparfaites et qu'il y ait ample lieu pour exercer un esprit qui aime la réforme, et même dans ce pays où nous nous vantons de nos lumières politiques, et de notre avancement de la société, nous sommes loin d'avoir réalisé la meilleure idée morale, politique ou sociale; il y a, parmi nous, des causes en chemin, qui, quoique sous différents rapports, peuvent nous assurer une prospérité locale et temporelle, cependant si elles ne sont arrêtées à temps, elles nous priveront de tous ces avantages dont nous nous glorifions. Notre système industriel opère graduellement, mais certainement, l'asservissement des grandes masses des classes ouvrières; et quand nos nouvelles terres seront épuisées, et que le prix en sera devenu si cher que le cultivateur ne pourra plus espérer d'en devenir propriétaire, comme c'est déjà le cas, pour une grande partie, dans les vieux Etats, nous trouverons alors établi, par tout le pays, un féodalisme industriel dont le féodalisme militaire du moyen-âge ne pourrait passer que comme un prélude. Tout tend à ce nouveau féodalisme, et toute la législation du pays, concernant les banques, les tarifs et les corporations en général, l'accélère rapidement. Cette tendance est si forte à présent qu'il n'y a aucun pouvoir dans le pays capable d'y résister. Nous prenons en main une gazette *whig* et nous jetons les yeux sur le programme des principes et des mesures *whigs*, et nous sommes étonnés de voir, combien tout est admirablement calculé pour en assurer le résultat; et ces principes et ces mesures réussiront en substance, quelque soit ce parti qui doit remporter la victoire dans l'élection. Les intérêts de chaque grand parti sont les mêmes, et aucun parti, à moins qu'il ne puisse compter sur sa liste un nombre raisonnable d'hommes d'affaires, pour en faire des chefs et des meneurs, n'aura assez d'importance pour exercer quelque influence sur la législation, et la police générale du gouvernement. Vos *Whigs* et vos *Buchanan*, quand les *whigs* ont besoin de secours pour imposer un tarif injuste au pays, sont toujours là, prêts pour les assister. Et un parti démocratique, gagé contre eux, sera incapable dans le congrès avec une majorité de presque deux contre un de le rejeter, ou même de le modifier convenablement.

Sous le point de vue politique nous avons peu à espérer. Nos institutions sont l'effet de notre condition, de cette égalité générale qui a eu d'abord lieu parmi nous; elles n'ont point créé cette égalité, et elles sont impuissantes à pouvoir la conserver. Notre gouvernement fait moins pour aider ou assurer la prospérité générale de la société que le gouvernement prussien fait en faveur des Prussiens, ou le gouvernement russe en faveur des Russes. La Prusse et la Russie ont paru dans la liste des nations un peu avant nous; car nous ne devons point dater notre existence du moment de la déclaration de l'Indépendance, et la comparaison entre eux et nous serait loin de pouvoir flatter notre orgueil national.

En fait de religion la chose est encore pire. Dans la véritable signification du mot, il n'y a, pour ainsi dire, aucune religion parmi nous. Nous n'avons ni foi ni église; nous n'avons que de misérables sectes; l'indifférence, l'hypocrisie ou le fanatisme; nous n'avons aucune institution qui nous remonte jusqu'à l'établissement de l'église catholique. Nos établissements religieux datent de 1517. Tout, avant cette époque, était virtuellement désavoué. Toutes nos sectes ne sont occupées qu'à se faire la guerre pour la primauté. Elles n'engendrent que bien peu de piété, elles ne se recommandent que par bien peu de zèle religieux, elles se soutiennent, la plupart, ou en se ligant avec Mammon, ou en s'appliquant à des stimulans artificiels, ou en faisant revivre avec adresse de temps à autre des machines qui produisent une espèce de commotion galvanique, mais qui ne procurent jamais une véritable vie religieuse.

Tel étant l'état réel des choses chez nous, il n'est pas étonnant que la terre soit couverte de prétendus réformateurs de toute sorte, hommes et femmes poussant de longues et fortes, de profondes et courroucées protestations contre toute espèce d'industrie, de politique, et contre tout ordre ou plutôt désordre religieux; car l'ordre religieux qui existe parmi nous est vraiment un désordre sauvage, et il est tout-à-fait naturel, que tout homme et toute femme qui voient ce fait et le sentent, s'écrient: "Sortez, sortez bien vite, du milieu de Babylone, et ne partagez pas plus longtemps son iniquité, ne buvez plus d'avantage du vin de ses abominations." *Come ye out, come ye out from the midst of Babylone...* De là l'origine, de là le vrai côté qui a fait

donner, nous ne savons pas d'où, à cette doctrine le nom bizarre de Come-Outérisme (1). Vu, seulement sous ce jour comme un protêt contre les excès du jour, et comme un effort pour réaliser un mieux idéal, nous avouons que le radicalisme serait digne de sympathie et d'appui.

Mais ce n'est pas là, le seul aspect sous lequel nous devons considérer le radicalisme; c'est là son côté idéal et non point réel, le côté que nous pouvons trouver dans nos spéculations secrètes, mais non point celui que nous pourrions rencontrer dans la vie active. Les hommes peuvent avoir pour Dieu un zèle qui n'est pas suivant la science, et s'imaginer, et bien plus, croire servir Dieu quand, en réalité, ils ne font que suivre le démon déguisé en ange de lumière; tel est actuellement le cas des radicalistes suivant notre opinion. Nous croyons qu'ils sont totalement dans l'erreur; et loin d'être capables d'exercer aucune influence pour le bien qu'ils font profession de chercher, ils ne peuvent que le retarder.

En parlant du radicalisme, nous employons le mot dans une grande latitude pour caractériser une tendance large et profonde de notre temps. Comme nous le voyons à présent dans notre esprit nous le considérons comme une continuation de l'esprit révolutionnaire du dernier siècle—et pourquoi ne dirions-nous pas de l'esprit protestant du seizième siècle dont la révolution française n'a été qu'une des phases nécessaires. Les radicalistes nous paraissent être les Jacobins du dix-huitième siècle, les indépendans et les hommes de la cinquième monarchie du dix-septième siècle et les protestans du seizième.

Tous les chrétiens, hommes et femmes, doivent être des réformateurs, car s'ils ne l'étaient pas, ils ne seraient pas chrétiens. Il y a toujours eu des réformateurs dans l'église et dans l'état, et il y en aura toujours, tant que la chrétienté subsistera. Mais il y a deux principes de réforme, ou plutôt deux moyens différens de chercher la réforme. La première méthode, c'est de reconnaître l'ordre existant, et, par son appui et les moyens qu'il tolère ou autorise, travailler à corriger les abus, et à procurer un plus grand développement du bien. La seconde méthode c'est de résister au pouvoir existant, d'abjurer ses lois, et de chercher à introduire un état de choses entièrement neuf. Nous pouvons appeler la première méthode *conservatrice*, et la seconde *révolutionnaire*. Grégoire VII est un exemple notable de la réforme conservatrice, et Luther de la réforme révolutionnaire.

Quelle est celle de ces deux méthodes qui est la bonne? Quelle est celle que l'on doit adopter? Quelle est celle qui paraît offrir les meilleurs effets? Si on nous eut fait ces questions il y a une douzaine d'années, nous nous serions décidé en faveur de la méthode révolutionnaire, tant du côté du droit que du côté de l'expérience. Un grand nombre de jeunes gens qui ont plus de bonne volonté que d'expérience, plus d'enthousiasme que de sagesse seraient portés, nous pensons, à décider la chose de la même manière; au contraire les personnes qui arrivent sur l'âge, qui considèrent les choses plus en grand, qui sentent plus profondément l'obligation de la nécessité de la morale, et la régularité dans les manières d'agir seront disposés, pour la plupart, à se décider pour la méthode conservatrice; de là nous voyons un homme, qui dans sa jeunesse était un chaud radical (2), devenir un paisible conservateur dans sa vieillesse. Cela cause souvent, de nos jours, une source d'accusations, et on montre au doigt cet homme comme un renégat, comme un homme qui dans sa vieillesse a oublié les beaux rêves de sa jeunesse; et enfin qui a déserté la cause des améliorations de son siècle. Les connaissances neuves de la jeunesse doivent être supposées moins dignes de notre respect que les convictions mûres, et châtiées de la vieillesse. Mais quand nous voyons le jeune radical, le jeune révolutionnaire changé en un conservateur grave et paisible, substituer au cri de *liberté* le mot d'*ordre*, nous ne devons pas en conclure qu'il a oublié les rêves de sa jeunesse, et que son cœur est devenu insensible aux torts et aux outrages dont l'homme est la cause ou la victime, ou qu'il est moins capable, moins porté, ou moins déterminé à se sacrifier pour le bonheur de ses descendans; tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il s'est convaincu que la méthode révolutionnaire n'est pas la véritable, et qu'il fera plus de bien et qu'il réalisera plus aisément les songes de son jeune âge, en adoptant la méthode conservatrice.

(1) N'y ayant point de mot équivalent en Français, nous sommes obligé de le traduire par le mot *Radicalisme*

(2) Le mot radical ici représente l'adjectif anglais *radical*, le mot radicaliste est pour *come outerist*.